

Thème latin n°7 : déboires d'une anticonformiste

Je découvris brutalement que je m'étais bien trompée : loin de m'admirer, on ne m'acceptait pas ; au lieu de me tresser des couronnes, on me bannissait. L'angoisse me prit, car je réalisai qu'on blâmait en moi, plus encore que mon attitude actuelle, l'avenir où je m'engageais : cet ostracisme n'aurait pas de fin. Je n'imaginai pas qu'il existât des milieux différents du mien ; quelques individus, ici ou là, émergeaient de la masse ; mais je n'avais guère de chance d'en rencontrer aucun ; même si je nouais une ou deux amitiés, elles ne me consoleraient pas de l'exil dont déjà je souffrais ; j'avais toujours été choyée, entourée, estimée, j'aimais qu'on m'aimât ; la sévérité de mon destin m'effraya.

C'est par mon père qu'elle me fut annoncée ; j'avais compté sur son appui, sa sympathie, son approbation : je fus profondément déçue qu'il me les refusât. Il y avait bien de la distance entre mes ambitieuses visées et son scepticisme morose ; sa morale exigeait le respect des institutions ; quant aux individus, ils n'avaient rien à faire sur terre, sinon éviter les ennuis et jouir le mieux possible de l'existence. Mon père répétait souvent qu'il faut avoir un idéal, et tout en les détestant, il enviait les Italiens parce que Mussolini leur en fournissait un : cependant il ne m'en proposait aucun. Mais je ne lui en demandais pas tant. Étant donné son âge et les circonstances, je trouvais son attitude normale et il me semblait qu'il aurait pu comprendre la mienne. Sur bien des points [...] je n'avais aucune opinion et j'acquiesçais à tout ce qu'il me disait. Nos désaccords me paraissaient si bénins que je ne fis d'abord aucun effort pour les atténuer.

Beauvoir